

L'état sauvage

Pierre Ouellet

Numéro 149, avril 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85196ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (2017). L'état sauvage. *Les écrits*, (149), 57–72.

PIERRE OUELLET

L'état sauvage

À présent nous rampons sous le baldaquin feuillu des groseilliers, et racontons des histoires. Habitons le monde souterrain. Prenons possession de notre territoire secret, éclairé par les candélabres des groseilles en grappe, rouge vif d'un côté, noires de l'autre. Si nous nous pelotonnons bien, nous pouvons nous asseoir sous le baldaquin feuillu des groseilliers et regarder se balancer les encensoirs. C'est notre univers à nous.

VIRGINIA WOOLF, *Les vagues*

La forêt n'attend qu'un signal pour surgir de terre. Il faut qu'un homme sorte d'entre les Hommes pour prononcer le mot. [...] Est-ce à jamais le couteau du sacrifice que tu brandis comme si tu tirais la langue au monde entier?

D. H. LAWRENCE, *Le serpent à plumes*

J'ai onze ans. J'ai une chambre dans une maison, mais ma vraie chambre est ailleurs : dans la savane, la brousse, la jungle... J'ai un lit, une chaise, une table, quatre murs que ma mère appelle une chambre à coucher, non pas à lire ou à écrire, mais à dormir, debout ou étendu... pas à vivre, à être ou à devenir. J'ai ça : cette cage à l'étage d'une maison qui ne m'appartient pas, à laquelle je n'appartiens pas non plus. Elle est à mon père, pas à moi... pas davantage, d'ailleurs, que mon père n'est le mien : ce père est à mes sœurs, ce père est à mon frère, mon père à

moi est dans les sous-bois, les cavées, les vallons, par vaux, par monts, par tous les vents. Là où je m'abrite plus volontiers que dans cette demeure que je ne connais pas, ne reconnâtrai jamais, qui m'est aussi étrangère que la langue dans laquelle ses habitants s'expriment, un sabir, un charabia... des parasites sur les grandes lignes à haute tension qui traversent les forêts vierges et les dévorent petit à petit comme je serai moi-même grignoté, dégluti, régurgité.

Je fais de ma cage une cache: ma chambre est un champ dans lequel j'aménage de hauts buissons où je me mets à l'affût, protégé par de grandes bibliothèques qui sont du bois debout, du bois vivant, frémissant du bruit d'insectes que chaque livre recèle, en quoi je vois le prolongement intime des grandes forêts où je me sens chez moi parce que chez les bêtes et les plantes, sous les nuages, sur le sol ferme, dans le crissement des branches et le roulement des pierres, le froissement de l'air, les frôlements de feuilles, qui sont la langue naturelle des contes, des fables et des légendes qui me parlent, dans lesquels je parle à défaut de comprendre le baragouin de mes proches, qui n'a rien d'une vraie parole, tout du borborygme, des sons émis par l'intestin durant la digestion...

Je parle comme j'avale l'air du large ou du lointain, non pas comme on éructe et déglutit les vents usés de son estomac chez mon prochain: je hurle, rugis, croasse, glapis, aboie ou hennis, belote, bégue, cacabe à l'occasion, comme toutes les bêtes de la forêt, mais ne hoquète et ne bégaie jamais, ne mâchonne pas, ne bafouille ni ne jargonne... Je préfère ânonner, barboter, marmotter: j'aime que mes mots se confondent avec ceux des animaux... J'ai horreur qu'on les mélange avec les clapotis de l'être humain, qui ne sont pas des mots mais des sons de bouche qui lui remontent d'en bas, non pas du cœur, des bronches ou des poumons, de l'âme qu'il y a dedans, mais

des viscères qu'on lui retire à son décès pour y mettre de la bourre ou de la paille... du crin, de la farce, voilà la langue de mes semblables, du rembourrage, du remplissage, de la charpie pour qu'elle donne l'impression qu'ils sont encore en vie... embaumés pour l'éternité, empaillés dans leurs sanies.

Dès que je sors de la maison j'entre dans une forêt qui est dans ma tête autant qu'à une centaine de mètres de toute civilisation, là où s'arrête la vie humaine, l'occupation qu'elle fait de la terre des bêtes et des herbes, dont je dirigerai durant toute ma vie la guerre de libération... pour que le chien morde dans les pelouses et les renards vident les poubelles dont les colons bardent leur domaine comme on dresse une frontière contre l'ennemi : une barrière de gazon ras, une clôture de vide-ordures, des plates-bandes de choses d'homme, qui font que ça ressemble à un cimetière, une décharge, un dépôt.

Je ferai tout pour qu'ils soient expulsés avec leurs idées de grandeur, leur projet d'expansion généralisée qui est de réduire à néant le peu de sauvagerie qu'il reste au monde : des hordes de carcajous et de rats-laveurs rongeront leur vie de banlieusards, des proliférations d'herbes à pou, à puce, d'herbes à virus et à rétrovirus envahiront leurs cours, leurs jardins, leurs potagers, des nuées d'insectes se ruent sur leurs enfants pour les piquer et boire leur sang, des odeurs infectes de corbeaux morts ou de belettes en putréfaction entreront dans leurs cuisines par les fenêtres grandes ouvertes que les oiseaux auront transpercées à coups de bec ou le vent du Nord aura fait voler en éclats pour se couler dans les chambres à coucher, sous les lits et les matelas et jusque sous les draps, où il mordra dans les rêves les plus doux pour les transmuier en vrais cauchemars, peuplés de vampires et de loups-garous...

J'ai déclaré la guerre à ce qui menace de près ou de loin le territoire de plus en plus restreint de la forêt à laquelle

j'appartiens, moi bête parmi les bêtes, plante parmi les plantes, air dans les airs et vent dans le vent, simple élément, simple vivant, qui se compare à de la terre, à de la fougère, aux germes et aux pollens qui courent dans l'atmosphère, refusant tout lien, de sang ou autre, avec ce qu'on appelle l'espèce humaine. La première chose que je fais en entrant dans un boisé c'est me signer... non pas pour invoquer la croix ou le Christ sacrifié comme on fait dans les églises mais pour rayer ou raturer, radier de ma vie en un grand X qui barre et abolit, sabre et biffe, efface et oblitère ce qui n'est pas sauvage à l'état brut : je fais une croix sur ce qui précède ma solennelle pénétration dans la grande forêt et que je laisse derrière... parents, amis, maisons, garages et cabanons... pour entrer pur comme on vient au monde, vierge de toutes parts autant que la forêt, dans l'immense nef à ciel ouvert où j'ai l'impression de me marier à l'air, au vent, à la terre entière, qui se donne sans rien refuser, parce qu'elle sait que je ne la violerai pas, ne la violenterai jamais, caressant d'un pas léger chaque parcelle du territoire que je lui emprunte plutôt que je ne lui prends, glissant sur la mousse et le lichen qui la recouvrent bien plus que m'enfonçant en elle avec le poids de mes semelles de plomb, auxquelles ma marche donne des ailes comme l'air qui entre dans mes poumons confère aux mots qui me passent par la tête l'aura magique d'une parole de chanson... qu'il suffit de siffler entre les dents pour que les bêtes reconnaissent leur jargon, qu'elles piaulent ou gloussent, ululent ou huent, grognent ou bourdonnent, bêlent ou braient, le poème qui sort de mes lèvres à peine entrouvertes étant chaque fois la langue universelle dans laquelle la nature tout entière dit sa joie et sa colère, pousse à l'unisson son cri de ralliement qui est toujours un grand cri de guerre que l'écho répercutera à des centaines de kilomètres.

J'ai pris la tête d'une guérilla qui n'en finit pas, qui se poursuivra tant et aussi longtemps que le genre humain existera, lui qui foule, froisse, piétine ce sur quoi il pose le pied, la main, les yeux... déflorant chaque fleur, exfoliant chaque arbre, désherbant chaque pré, éviscérant et dépiautant chaque bête qu'il ne croise jamais que l'arme au poing, ne la voyant qu'en la visant, son regard étant une mire, ses visions une cible potentielle, qu'il veut atteindre dans le mille pour que le cœur de toute chose s'arrête avant le sien : il ne vit que de la mort qu'il donne, de la vie qu'il prend à l'autre pour la faire sienne, s'en nourrir corps et âme comme si le monde était une grande mamelle à laquelle il reste accroché pour en sucer le lait, le sang, la moelle dont il n'est jamais sevré, vivant éternellement sous perfusion, l'hémoglobine de la moindre vie sur terre devant finir dans ses veines et ses artères comme le ruisseau finit au sein des mers...

Je ne fais pas la chasse aux animaux mais à l'homme seul, contre qui je pars en guerre chaque matin où je prends le maquis comme si je prenais une arme et tirais dans l'air pour que le sang du ciel retombe sur lui et ses enfants... comme s'il venait des stigmates d'un Dieu qui est plus que Dieu, la forêt et ses milliards d'habitants étant aussi infinie que la voûte céleste et ses milliards d'étoiles qu'aucun trou noir n'arrive à avaler au grand complet...



Je ne suis pas seul dans cette affaire. D'autres que moi n'ont pas de maison et n'en veulent pas : une couche de feuilles dans un sous-bois leur suffit amplement – pourquoi mettre des murs, un toit ou un plancher autour, dessus, dessous ? Leur chambre est une hutte, une grotte, une tanière où déposer leur

corps dans un lit simple quand leur propre âme les jette à la rue, sur le trottoir, sur les sentiers qui mènent dans la forêt où leurs rêves les attendent, loin du sommeil qui les retient entre deux draps. L'un de ceux-là s'appelle Tsephaniah Tremblay, surnommé Tsé, parfois Tsépha : son père lui a donné ce nom « à coucher dehors », comme il aime le rappeler, parce qu'il lui lit chaque soir avant qu'il s'endorme une page ou deux de ses prophètes préférés : Jérémie, Ézéchiël, l'Écclésiaste, Sophonie... l'auteur du *Dies Irae*, le « Jour de colère » qu'il connaît par cœur... dont l'étymon hébreux est Tsephaniah, un nom de fille, répète Tsé, comme Sophonie, d'ailleurs, dont son père lui dit qu'il signifie Sagesse du Nom, Savoir de la Parole, Science infuse du Mot juste ou Oreille absolue pour la Note parfaite, *Sophia* de la *Phonè* : conscience du poème, sagesse du phonème, esprit de la voix... bref, connivence secrète avec la langue, connaissance sacrée du verbe. Bon, ça lui colle à la peau, ce nom-là, qui vient d'une langue « étrangère » comme celle qu'il parle à longueur de journée : une langue de bête, une langue d'arbre, une langue d'air... Il ne prononce pas les mots qu'il dit : il les prend dans la bouche du vent, des sources, des feux qu'on allume dans les bouleaux, les met dans la sienne, les mâche quelques instants pour qu'ils macèrent dans sa salive, se mêlent au sang qui suinte de ses gencives, puis les crache par terre d'où ils rebondissent à nos oreilles, où ils ne sont plus des mots mais des mottes de sens mâtiné de sons qu'on prend comme un coup à la tête... non pas pour en saisir l'idée mais pour en sentir la vraie portée, l'espèce de grosse masse d'air dont on est soufflé.

Le vent nous gifle, parfois, le froid aussi : les mots de Tsé nous cinglent, nous claquent au visage, nous sanglent et nous cravachent, nous réveillent d'une traite, nous fouettent, ne nous laissent jamais en paix. Il nous le dit : je ne suis pas

reposant... même quand je me tais les mots hurlent en moi, me sortent par les pores de la peau, je prophétise comme je respire, j'augure et conjecture comme je transpire, parce que le verbe est dans ma chair, l'épiderme secret grâce auquel je sens la catastrophe venir, le cataclysme se préparer, la fin du monde arriver... aussi sûrement que je sens les bêtes qui s'approchent à pas de loup, le vent qui se lève, la terre qui commence à trembler, le tonnerre qu'aucun éclair n'annonce, l'averse qui va fendre les nuages bien avant qu'on ne soit rentrés...

On ne part pas en forêt, avec Tsépha, on part en guerre... contre la terre entière. Des chants martiaux au bord des lèvres, en travers de la gorge, des chants martiens, en fait, qui viennent d'une autre planète, d'un autre temps, d'un univers parallèle ou tangent, on ne sait plus trop, qui recoupe le nôtre à l'infini sinon au bout de l'éternité, dans une sorte de *no man's land* qu'on appelle la Grande Clairière, dont on fait le théâtre des opérations de l'espèce d'insurrection généralisée que l'union sacrée des bêtes et des dieux mènent contre l'Homme, qu'on n'a pas peur de trahir, prenant le parti de la faune et de l'assemblée des saints, des anges et des démons contre notre propre engéance, notre prochain, nos pères, nos frères. Notre vraie famille a des cornes, des griffes, des crocs, du poil et des plumes sur tout le corps et l'âme à nu ou l'esprit vierge comme la forêt où elle habite, qui est un devenir plus qu'une demeure, une transhumance de chambre en chambre, un couloir dans le temps, un vestibule au-dessus du vide, et nous luttons avec elle pour recoudre les eaux d'en-haut et les eaux d'en bas que l'Homme a séparées pour mieux régner, asseoir son pouvoir sur la frontière entre les deux, tuant dieux et proies d'une seule et même main pleine de lances, de flèches, de serpes et de machettes... tous les outils de division, quand Tsé et moi ne

tenons dans notre main qu'un bout de crayon ou un tison ardent avec lequel on trace sur toutes les surfaces qu'on croise, l'écorce, le schiste, l'ardoise, les mots les plus puissants que l'on connaisse, qui tiennent à la fois de la prière, apprise des dieux ou de leurs prophètes, et du meuglement hérité des bêtes que l'humain chasse et tue... sans rien entendre de la plainte qu'elles émettent, dont on sera le haut-parleur, le porte-voix.

On part ce matin-là avant que les frères et sœurs et les père et mère se réveillent : on veut avoir le petit jour pour soi seul... ne voir et ne parler à personne, seulement aux personnages à peine humains de nos rêves, qui ne se sont par encore complètement évanouis... de sorte qu'on peut imaginer à partir d'eux ceux qu'on rencontrera dans notre expédition, qui commence dans la demi-obscurité... dans le demi-sommeil favorable aux rêves éveillés, aux fantasmagories qui viennent à la lumière sans sortir complètement de la nuit d'où elles surgissent. On s'est préparé un lunch pour le midi mais on mangera de l'air, essentiellement, boira le vent. Il fait frais encore, à la fin de ce mois de mai où les grandes chaleurs ne se sont pas encore abattues sur la forêt : un reste d'hiver se sent dans les fourrés, où un peu de givre fige la rosée. On a mis des bottes, un pull, une tuque, qu'on enlèvera quand le grand jour sera levé, et le frimas évaporé. On a chacun un sac à dos, le mien bourré d'outils, couteau, machette, marteau pour fendre les glands, celui de Tsé de livres et de papier, puis par-dessus les chips et les sandwiches... ni coke ni orangeade : on ne boit que de l'eau de source... celle des cascades et des ruisseaux, des petites rigoles qui passent entre les pierres et les roseaux.

On s'en soule, en fait : Tsé dit que tous les produits de la forêt sont des stupéfiants... qui font rêver les yeux ouverts, nous rappellent les vieilles légendes, du temps qu'on n'était

pas nés, que l'être humain naissait à peine, pas encore distinct des autres créatures des bois, avec lesquelles il partageait les belles substances hallucinogènes qui se mêlent aux sèves et aux sangs dont les essences et les espèces sauvages sont constituées, chaque élément qui les compose étant une drogue ou un alcool si pur qu'il plonge chaque être dans l'ivresse sans qu'il perde ni sa conscience ni son âme, qu'il rehausse, plutôt, élève au rang de connaissance universelle. Enivrons-nous de toutes les créatures, dit Tsé, et nous trouverons en nous comme au dehors la Grande Image qui résume tout : non pas le soleil seul, car la science infuse qui coule dans nos veines comme dans les milliers d'artères de la forêt n'est pas faite que de lumière... la nuit primordiale l'imprègne de part en part et l' Icône qui la figure le mieux ressemble aux peintures pariétales et aux pétroglyphes sacrés qu'on trouve dans le fond des grottes et des cavernes bien plus qu'à ciel ouvert. Tsé dit : la forêt est de la nuit continuée dans le plein jour, l'origine caverneuse de notre monde dont l'ombre continue d'abriter secrètement la vie à découvert dans laquelle nous nous complaisons, ayant quitté le couvert des bois pour les grands boulevards et les grand'places qu'aucun arbre ne protège contre les puissants projecteurs braqués sur nous depuis d'imperceptibles miradors, d'où on nous surveille en permanence, une arme automatique pointée sur nos pensées...

Il disait qu'il fallait détruire les lumières artificielles pour voir les lueurs nocturnes dont l'étoffe de notre monde est faite, ce nimbe ou cette aura qui émane de la nature, non pas des lampes ou des torches électriques qui tuent les fulgurances que les corps terrestres ou célestes émettent par leur seule présence, cette nitescence, ce rayonnement, ce halo dans quoi ils apparaissent à l'œil nu, comme si une ombre claire les accompagnait dans leur nuit aussi fidèlement que leur ombre noire

les suit pendant le jour. Et on tirait avec nos carabines à plomb sur les lampadaires et les feux de circulation, les enseignes lumineuses, les lanternes, les réverbères, sur toutes les sources de lumière qui ne venaient pas du ciel ou de la terre, yeux de chat, corps de luciole, feux Saint-Elme, étoiles filantes, éclairs de chaleur, aurores boréales, clarté lunaire, voie lactée... dont on s'éclairait exclusivement, comme de leur reflet dans l'eau des lacs, des fleuves ou des rivières.

Tsépha le répétait : on a assez de nos deux yeux pour voir où bon nous semble... quand on sait se mettre dans la peau d'une chouette ou d'un hibou, d'un chat huant, d'un lynx ou d'un lièvre... qui voient les choses venir de loin dans la nuit la plus dense. On a des étoiles qui brillent dans la pupille et c'est avec elles qu'on voit où on met le pied, dans l'herbe fraîche, sur le sol ferme, dans une ornière, sur un rocher, les contemplant plutôt que les observant, les fantasmant bien plus qu'on ne les épie. On les « découvre » comme autant d'apparitions, de mirages ou d'hallucinations – Tsé dit qu'on les « invente » – bien davantage qu'on n'en constate l'existence, qui n'a rien d'une évidence, d'un fait brut qui s'impose d'emblée, mais tout d'une hypothèse, d'une simple conjecture, d'un pur mystère, qu'on « vérifie » au fur et à mesure comme on le fait du sens d'un poème ou de l'intrigue d'un roman, de la signification d'une légende ou de la leçon d'une fable, pas à pas, mot par mot, pensée par pensée, vision par vision...

Brutalité des faits, finesse de la fiction. Voilà ce qu'il dit, Tsépha, qui ne vit rien sans le prophétiser... car tout est *signe* qu'il faut capter et interpréter dans sa subtilité, aérienne plus que terrienne... On va en forêt non pas pour vivre de petits faits vrais qu'on raconte ensuite comme un exploit, une aventure ou quelque acte de bravoure, mais pour entrer dans la fiction, le mythe, la légende où le moindre tour de force,

escalader une falaise, traverser un torrent, dévaler une colline, devient un tour de magie grâce auquel l'univers entier se trouve d'un coup transfiguré, le plomb des faits transmué en or qu'on appelle l'« Expérience », dit-il, insistant sur le sens premier du mot : *ex-périr*... sortir du périssement, faire un pas hors du « périr », un pas de côté par rapport à « tuer » ou à « meurtrir », un pas au-delà du pur « mourir »...

On allait dans le bois pour sortir de notre mort, celle qu'on vit en famille, en société, dans notre simple humanité, dont on ne se sortirait vivants qu'en se mêlant aux hordes et aux meutes qui règnent dans la forêt : on vivrait en bandes, avec les bêtes, dans la danse effrénée des espèces les plus sauvages qui ne se déplacent qu'en sautant, cahotant, cabriolant, ne connaissant que l'arabesque, le branle et le quadrille pour aller d'un point à un autre en une ligne brisée, que rien ne peut redresser en un plan précis que la raison décode, tout étant laissé à l'air, au flair, à la préscience et à la clairvoyance qui guident les égarés dans le labyrinthe sans entrée ni sortie de leur destinée...

Il fait froid : une brume épaisse recouvre l'entrée du bois... On va à l'aveuglette comme le renard qui regagne sa tanière après une nuit de traque, forçant notre passage entre les branches avec l'espèce de « second regard » qu'est l'acuité de nos membres... un bras tendu, un pied posé, une main qui tâte, un genou qui frôle... auxquels on se fie bien plus qu'à nos deux yeux. Guidés par tel ou tel bruit qu'on devine, telle odeur qui attire, tel mouvement qu'on pressent, telle lueur qui appâte de loin... la proximité même ayant des allures de grand lointain, comme si à chaque pas on franchissait un horizon ou passait une frontière sans autorisation. On va dans le bois en contrebandiers, en « passagers clandestins » d'une caravane sauvage ou d'une cohorte barbare non pas pour trafiquer quelque produit frappé d'interdit ou braconner sans permis mais pour

conspirer contre le monde civilisé qu'on tente non seulement de fuir mais de renverser. Et on emprunte les forces qui nous permettent de vaincre l'adversaire aux meutes de loups qui nous entourent, à l'irrésistible tropisme qui pousse les tiges et les troncs vers le ciel, au cours impétueux des cascades et des torrents, au vol en formation des outardes et des oies blanches, à la patience des castors dans le peaufinement des barrages les plus résistants, à l'intensité du cri des grands corbeaux ou à la stridence des bruits de sauterelles et de criquets...

Tsé dit : à l'énergie que la parole nous donne dès qu'on la confronte au langage des choses les plus sauvages qui parlent toutes seules, sans qu'on ait besoin d'en parler nous-mêmes... Elles ont leur langue à elles, qu'on apprendra en les fréquentant de près et traduira dans la nôtre comme les grands prophètes ont transposé la voix des dieux dans leur idiome à eux, hébreu, araméen, grec ou latin... On sera les interprètes des bêtes comme ils l'ont été du monde divin, auquel le règne animal n'a rien à envier, pas plus, d'ailleurs, que le végétal ou le minéral : la plante respire, la pierre transpire... la terre bat et sue, pulse, suinte, c'est un cœur, c'est un poumon, Tsépha n'est pas loin de penser que c'est aussi une grande cervelle qui rêve et se souvient, cogite, médite, spéculé et réfléchit... On n'a qu'à voir comment les lacs brillent de par la profondeur du songe dans lequel leurs reflets plongent, comment les ruisseaux courent entre les herbes à une vitesse qui n'a d'égal que la manière dont les pensées nous viennent et s'entrechoquent dans nos moments d'inspiration et comment les nuages au-dessus de nos têtes planent bien mieux que les idées survolent le monde dans notre esprit... sans parler du regard perçant du lynx et du harfang, du pas si sûr du renard et du coyote qui rusent avec tout comme avec nous, du vol plané de l'aigle ou du faucon qui suivent de haut les moindres mouvements de la taupe et du mulot, même

quand ceux-ci se déplacent six pieds sous terre, là où ils les imaginent bien plus qu'ils ne les voient, se servant de leur intuition comme nous dans la lecture des prophéties, des légendes ou des poèmes, dans le décryptage des fables et des fictions les plus obscures, des paraboles et des allégories, des symboles et autres hyperboles les plus touffus, qui sont des futaies de mots, des bosquets de sens, comme les forêts sont des strophes ou des laisses de foin et de fougères, de tiges et de troncs qui poussent dans tous les sens comme les idées dans notre tête...

C'est apparu d'un coup : deux yeux jaunes que leur regard étire vers le haut comme des amandes, un regard de Vietcong, qui nous transperce d'un long poignard bien affilé. Tout le loup est là, mais on ne voit que ça : deux pupilles dilatées dont on est l'hallucination qui les évase, les amplifie, au point qu'elles vont nous absorber, nous avaler bien mieux que la gueule grande ouverte dont on ne voit pas les crocs briller, la langue luire, la bave dégouliner... On n'a pas peur : on est de son bord, du côté gauche de l'être, dans l'hémisphère gauche de la tête et de la planète, celui du rêve et du langage, du haïku et du tao, des asiates de la pensée, qui vivent dans l'orient de la parole, au levant de la conscience, de race jaune et or comme le regard du loup des steppes... Tsé lui parle : *loup fou, tout doux, je suis ta dent, ta langue, ton œil, je mords en moi et je me lèche, me scrute, me sonde comme tu le fais toi-même, comme tu me penses et me médites, me réfléchis comme je le fais dans mes neurones, que je t'emprunte en pensée, me rêvant loup pour mieux savoir qui je suis, mieux voir comment je vis, mets-toi dans ma peau, loup gris, loup blanc, loup roux que je ne vois pas dans toute cette brume où je t' imagine à mon image, le museau*

long, l'oreille en pointe, la gueule ouverte, le poil au vent, je te prête mon corps, te donne mon âme, te cède mon esprit, manges-les, digère-les, rends-les moi lupins de bout en bout... tu es mon totem et mon tabou, j'entre en toi, ta gorge et ton ventre sont un manteau de sang où je réchauffe ce que la mort a refroidi et je renais dans tes artères où la force circule plus librement que les mots dans l'air, par l'impulsion que ta rage donne à ce qui vit et meurt sur terre, sous ta truffe humide qui souffle dessus un vent de paix comme l'esprit des dieux planait sur les eaux avant que tu ne prennes leur place dans ma tête et dans mon cœur, qui ne connaissent plus rien de sacré que toi, saint loup, saint esprit loup, seigneur loup, sacrifie l'homme en moi, ressuscite-moi en fauve, ravive en moi le dieu des bois que mon enfance a crucifié entre mes mère et père, le bon et le mauvais larrons qui ne seront jamais de notre espèce, nous les chiens-loups, les loups-cerviers, les loups-garous, les grands bâtards de la planète, qui ont la rage au cœur et la sagesse dans le sang, errant sans fin dans les limbes de notre temps, âmes en peine et corps en chasse, esprit en rut, conscience à vif, le cerveau en veille comme une plaie ouverte, chaque rêve tel un stigmaté n'arrêtant pas de couler comme la bave d'entre nos lèvres qui saignent déjà du sang des proies, salivent d'avance des grandes mordées qu'on prend dans la chair du monde, l'os de la vie, car on plante nos crocs dans les mêmes ventres et les mêmes dos, frère loup, bien plus humain que je le suis...

... parce que tu en manges, toi, de la viande d'homme à laquelle je ne veux pas goûter, préférant les cartilages de rats des champs et les tirants de chiens de prairie à cette chère blanche et fade d'hominien pourris dans laquelle je ne te conseille pas d'enfoncer tes belles canines qu'elle carierait, putréfierait, mords en moi si tu le veux: tu n'y trouveras que du vent, des paroles en l'air aussi légères qu'un souffle de nouveau-né, d'enfant-loup parmi les

tiens, qui ne parle qu'en rugissant et mugissant mais projette une haleine si puissante à la moindre respiration qu'elle fait peur aux hommes mais pas à toi qui partage le même halètement, les mêmes exhalaisons et les mêmes émanations grâce auxquelles on voit qu'on a l'âme dans la peau, qui frémit de tout son poil, respire par tous ses pores, remue de tous ses muscles, si fins, si souples qu'on dirait du vent qui passe par le dessous des corps pour les soulever en un élan qui reste suspendu dans l'air... comme deux yeux jaunes dans le matin brumeux où rien n'est clair, frère loup, sinon que je suis toi, que tu es moi, qu'on s'entredévore sans même se toucher, il suffit de ma voix, de ton regard, des mots qui sont des yeux en amandes dans ma bouche, de tes pupilles qui sont des pensées dans le vide où j'apparais devant toi comme ton propre fantôme habillé en Tsé, ce drap d'enfant sur un corps humain que ton masque de loup réduit à rien...

Tsé l'a subjugué, hypnotisé, ensorcelé, le loup fantôme... qui s'est retourné sans rien demander, ayant compris qu'on est aussi de grands prédateurs, malgré notre petite taille, non pas des proies : on possède comme lui le pouvoir des symboles qui mordent dans les choses avec plus de force que les faits nous avalent... auxquels on réplique avec des mots qui tuent, qui sont nos crocs à nous, nos griffes et nos yeux jaunes, nos regards de Vietcong qui médusent et pétrifient, changent tout en statues de sel, qui finissent par s'effriter... On a repris notre avancée dans le brouillard comme si de rien n'était... même si *quelque chose* a été, quelqu'un est apparu sur le sentier, qu'on ne pourra pas oublier : Tsé dit que la conscience du loup nous accompagne partout où l'on va, bien plus que cette conscience de soi dont on suppose que l'homme est doté... la vision du loup étant le mode d'introspection le plus clair de la conscience universelle, que la vue humaine embrouille depuis la nuit des temps. C'est avec les yeux du loup qu'on poursuivra

notre escapade, qui n'est qu'une façon de fuir l'humanité, d'échapper à notre condition d'enfant d'homme, de s'enfanter sauvage, de s'accoucher loup parmi les loups, de réapprendre le langage à partir des glapissements et des hurlements de la grande forêt, où l'on grandira en âge et en sagesse parmi les espèces et les essences les plus puissantes que l'on fréquente... Voilà ce qu'il dit, Tsépha: on s'enfoncera dans les fourrés comme dans l'épaisse fourrure du loup-cervier, se jetant dans sa gueule, endossant sa peau, adoptant son esprit, empruntant son regard, mordant dans la vie avec la même rage et le même calme qu'il tue et mange, dort et rêve en même temps... ne versant le sang que pour nourrir la chair et l'âme dans lesquelles il est, vit, mourra aussi.

